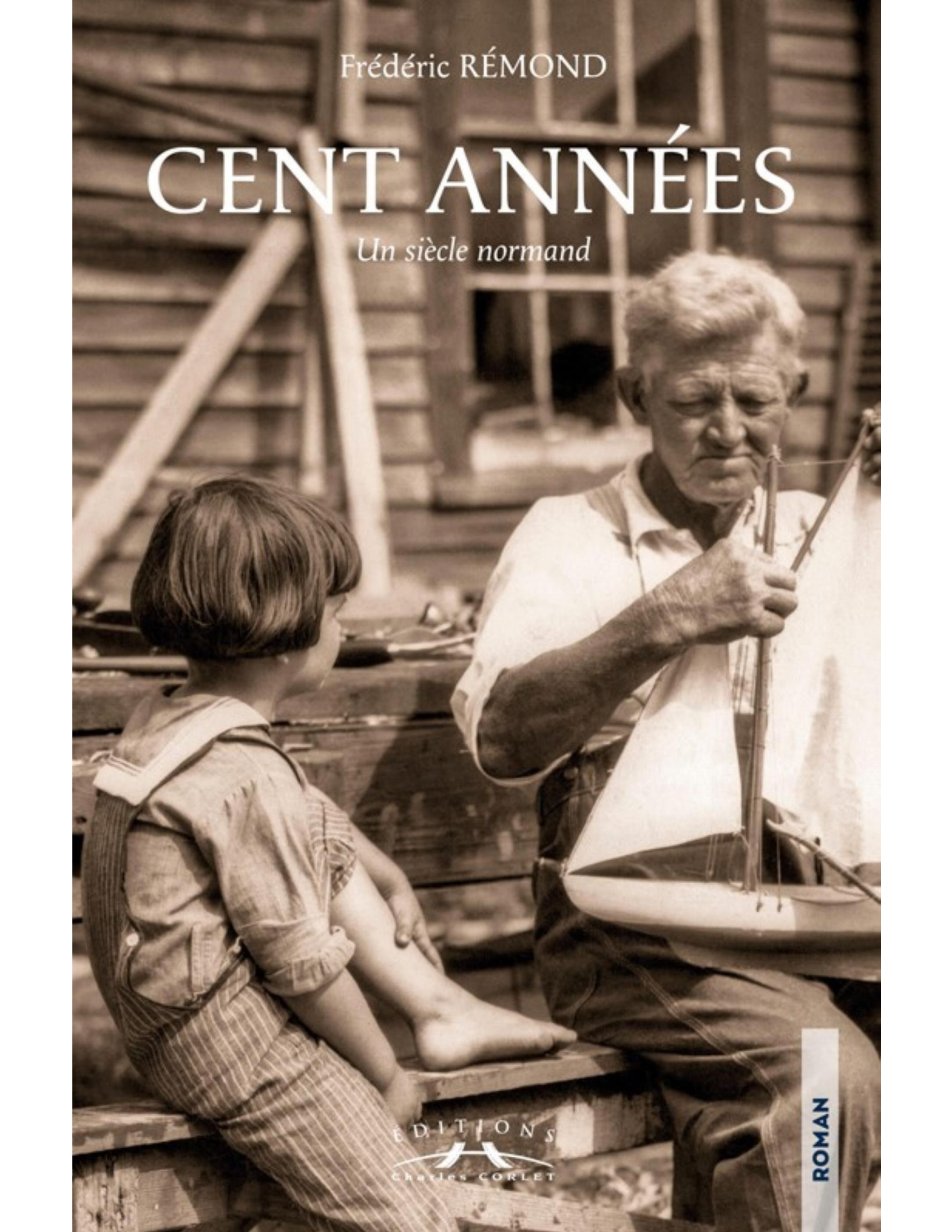




Frédéric RÉMOND

CENT ANNÉES

Un siècle normand

ÉDITIONS

CHARLES CORLET

ROMAN

Frédéric Rémond

Cent années

Un siècle normand

© Frédéric Rémond, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7669-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

§ 1 - Ouverture

Avril 2010

Aujourd'hui j'ai cent ans. C'est un éclair dans l'histoire et une longue vie à l'échelle d'un homme. C'est passé si vite. Maintenant j'en souhaite la fin.

Je ne souffre pas, je n'ai pas d'infirmité. Je lis chaque jour, j'entends parfois des chansons qui me plaisent à la radio, j'ai encore du plaisir à boire un verre de vin et à sentir l'odeur de la mer. Mes jambes me portent toujours jusqu'à l'écluse pour voir entrer un cargo dans le canal de Caen ou les chalutiers dans l'avant-port. Pourtant je suis las. En réalité, ça fait cinquante ans que je suis las. Depuis le jour où je l'ai vue partir au fond de l'eau.

J'attends ma famille qui vient me fêter.

Je leur ai promis. C'est pour eux que je suis allé jusqu'à cent ans. Pour lui surtout. Pour lui, bien sûr, c'est important. Ce petit fils est un homme mûr. La relation qui nous unit depuis son plus jeune âge, n'a jamais faibli.

Ils m'ont beaucoup entouré et aimé je crois. Cet amour a été rendu et partagé. Mon cœur de vieil homme n'a pas perdu de sa vigueur. Il ne m'a d'ailleurs jamais trahi ni n'a montré de faiblesse pendant ma longue vie. Mon cœur et mes nerfs m'ont rendu d'immenses services dans les moments les plus intenses, les plus compliqués. Je les raconterai plus tard. Dans le quotidien j'ai vécu en homme simple et sage. J'ai eu des joies à portée de tous, un bonheur serein une partie de ma vie. J'ai vécu des épreuves et des drames, dont deux majeurs. Comme tout le monde.

J'entends une voiture sur le gravier, ils arrivent. Je vais devancer la sonnette et ouvrir la porte, comme d'habitude. Ça amuse les enfants. Moi aussi ça m'amuse de voir leur joie et leurs bouilles de petits normands en bonne santé.

Je tiens à leur montrer que je suis alerte, que ce siècle n'a pas fait de moi un vieillard grabataire. Même aujourd'hui je ne me sens pas être un vieillard.

Malgré mon cerveau qui me dit souvent que j'ai fait mon temps, que peut-être elle m'attend là-haut depuis un demi-siècle. Je n'y crois pas mais ça ne coûte rien d'espérer. J'espère avoir un frisson d'excitation ou au moins d'impatience en passant de l'autre côté. On verra. Pour l'instant je suis à cette joyeuse journée.

Je suis père de deux filles et d'un fils qui m'ont donné quatre petits-enfants. J'ai six arrière- petits-enfants. Certains ont été plus optimistes que d'autres sur le cours de la vie. Concevoir un enfant c'est anticiper qu'il sera heureux. Quatre petits-enfants pour trois enfants, c'est peu il est vrai. Heureusement ils sont tous là aujourd'hui, ils sont tous bien vivants, à part elle. C'était au milieu de ma vie et c'est si proche. C'est un outil de mesure un peu triste du temps qui est passé. Sans ce drame j'aurais eu une existence sacrément chanceuse.

Mon fils, Jean, est le père depuis cinquante ans de ce garçon, Pierre, dont j'ai toujours été si proche, plus que de mon fils, même si mon amour pour lui n'a jamais été un doute de ma vie. J'ai aimé Jean comme j'ai aimé mes filles, simplement, sans me poser de question.

Il est devenu un vieil homme strict, enfermé dans les principes étroits de sa religion, la seule qui vaille selon lui. Il y a tant de religions qui apportent l'espoir et le réconfort mais aussi tant de sang et de malheur. Jean ne l'entend pas. Suis-je le père d'un imbécile ? La question me vient parfois à l'esprit quand mon fils nous rabâche les dogmes dont il est convaincu. Pierre a très vite laissé glisser l'influence de son père et choisi de penser par lui-même. Il lui ressemble si peu. Il l'écoute d'un air navré mais bienveillant. Il ne relève pas, il ne polémique pas. Il est comme moi, après tout chacun pense ce qu'il pense. Cela n'a pas grande importance.

Ce petit-fils, Pierre, est l'autre narrateur de mon histoire.

Malgré une distance courtoise entre nous, je me suis bien entendu avec Jean. Il est l'aîné de mes trois enfants. Il est étroit d'esprit, c'est vrai, mais c'est un homme sincère et généreux. Je pense qu'il a contribué à la vie heureuse de sa femme, Elfi, et de ses enfants. Il m'a donné ce petit-fils, Pierre, dont j'ai toujours été si complice. En revanche, son frère, mon second petit-fils, s'est éloigné de la famille. Je l'ai peu vu dans mes vieilles années. Il n'a jamais compris la mer, ni cherché à la comprendre. Nos liens ont été épisodiques et convenus. Je suis le patriarche de la famille, il me respecte comme tel, c'est suffisant. Vous n'en entendrez pas parler dans ce récit. Il sera par contre souvent question de la mer. Elle fut le cœur de mon existence.

L'aînée de mes deux filles, Louise, ressemble beaucoup à sa mère. Elle a une même force de caractère, de la volonté, une même manière d'affronter les choses que j'ai toujours tant admirée chez mon épouse. Elle ne connaît pas la fatigue, la lassitude ou le découragement. Est-ce le fait d'être née dans les épreuves de la guerre ? Elle a senti autour d'elle et vécu dès ses premières années l'exil, le combat, la résistance. J'y reviendrai.

Louise a épousé un garçon affable et intelligent. Ils ont eu deux enfants épanouis, eux-mêmes parents. Ils mènent une vie simple et harmonieuse depuis leur rencontre, comme j'aurais aimé pouvoir le faire.

Ma seconde fille, Marie, ne s'est jamais remise de la mort de sa mère. Elle n'était pas encore adulte et n'avait rien construit. Malgré moi, elle a dédié sa vie à atténuer ma peine et ma solitude. Elle y est parvenue. Elle ne s'est jamais mariée, elle n'a pas fondé de foyer. Je crains qu'elle ait vécu pour moi. Je le vis comme une tristesse et je m'en sens coupable. Pourtant ce fut son choix.

Nous n'avons pas vécu dans la même ville, elle a quitté Ouistreham assez tôt, même si elle y est revenue sans cesse. En réalité elle n'a pas quitté Ouistreham, elle l'a fui. Je l'ai compris. J'aurais tant aimé qu'elle construise sa vie différemment. Elle est brillante ; elle a un beau métier, elle enseigne à l'université et publie des articles, mais aucun enfant qui soit le sien ne profite de sa bonté. J'en suis pour l'essentiel le responsable.

Ainsi, Jean a eu deux fils, Louise a eu deux filles qui sont elles-mêmes devenues des mamans. Je suis toujours content de voir les petits me rendre visite, courir dans le jardin, ignorer la pluie de Ouistreham, rentrer les pieds crottés ou ensablés selon la saison. Je n'en dis rien mais je les plains tant du monde qui est le leur, de ce futur dont je ne peux m'empêcher de penser qu'il sera dramatique. Je n'en connaîtrai rien. Les petits perturbent ma routine, le silence que j'aime tant dans cette maison, mais ils sont si joyeux.

Je les emmène gratter et fouiller les rochers à marée basse, comme j'ai emmené mes enfants et mes petits-enfants. Parfois nous nous retrouvons à quatre générations dans les cailloux et les algues, les cheveux au vent d'ouest, le sourire aux lèvres. Je n'ai plus la souplesse et la rapidité d'avant mais j'arrive encore à les épater avec une belle étrille. Les retours de pêche à pied au soleil couchant, la mer qui recouvre les rochers et les mines rosées de cette descendance unie, sont bénis. Ces moments-là me font encore hésiter sur la question de savoir si j'ai

assez vécu ou non. Cent ans c'est bien, mais cent un avec eux, aussi.

Hier j'ai eu la visite du maire qui m'a félicité d'être centenaire. J'ai protesté de n'y être pour rien mais il souriait au photographe de *Ouest-France* et ne m'a pas entendu, ou a fait celui qui n'entendait pas. Il est le petit-fils de l'un de mes équipiers du temps passé. Il n'est pas très malin mais c'est suffisant pour notre ville. Je ne me suis jamais intéressé à la politique. Je suis parfois allé râler avec mes collègues sur certains quotas de pêche, même si j'ai vite compris qu'il fallait protéger les espèces, mais ça s'est arrêté là.

Les voilà tous arrivés. L'ambiance est joyeuse dans ce petit bout de jardin duquel on voit bien le bleu profond de la Manche à travers les arbres et leurs premières feuilles timides. Le printemps est installé à Ouistreham, nous avons déjà eu quelques belles journées.

M'asseoir dans ce jardin face à la mer, sentir les rayons du soleil me réchauffer, continuent d'être des moments de bien-être à mon âge. J'ai toujours aimé ça. Je ne vais plus sur la mer mais j'ai toujours le même plaisir à la regarder. À rester paisiblement assis face à elle, les yeux à la recherche d'un cargo, d'une mouette ou d'un fantôme. Mes petites-filles disent que je médite et que c'est très à la mode. Je suis assez fier d'être à la mode à mon âge.

J'y suis allé tard sur la mer. Jusqu'à quatre-vingt-onze ans, mon souvenir est exact. Ma dernière sortie en mer je m'en rappelle tout autant que la première, il y a quatre-vingt-dix ans, un jour radieux de juin 1920.

Pierre et moi sortions traîner nos lignes à bars sur les rochers du Calvados jusqu'à ce que mon petit-fils me dise un jour, au retour d'une pêche, qu'il ne voulait plus tuer de poissons pour son plaisir. Je l'ai bien compris. Un loisir consistant à tuer est indigne. Il a rangé définitivement son bateau et je n'ai plus jamais navigué. C'était il y a neuf ans. Évidemment ça m'a manqué au début, ma vie entière a été de naviguer. Et puis je m'y suis habitué. J'ai continué à lire des récits de marin, à regarder la mer de mon jardin ou de ma maison et à me promener sur le port à attendre le retour des pêcheurs. Pêcheur, ce fut toute ma vie. J'ai élevé et nourri ma famille grâce à la pêche. J'ai été si heureux sur la mer, et si malheureux. Je vais vous raconter.

J'ai franchi les jetées de Ouistreham des milliers de fois. Chaque départ en mer a été différent, aucun n'a ressemblé au précédent. Même ces beaux jours de printemps et d'été sereins et monotones où l'aurore voyait mon chalutier glisser

sur une eau lisse comme un plateau, ne se ressemblaient pas les uns et les autres.

Cette journée d'anniversaire est digne de mon siècle d'âge. Je reçois des petits cadeaux, un peu toujours les mêmes, mais quelle importance. Que peut-on bien offrir à un homme de cent ans ? Je reçois l'*Aurore* du 17 avril 1910 ; l'Angleterre a battu la France 10 à 1 le 16 avril. Sacrés anglais. Ils ont tellement compté dans mon existence. On est assez bons au rugby mais ils sont meilleurs.

Deux années après, le 16 avril 1912, ce fût le Titanic. Je me souviens bien en avoir beaucoup entendu parler dans mon enfance à Ouistreham. Chaque fois qu'un paquebot passait l'écluse de Ouistreham pour remonter le canal jusqu'à Caen, on parlait du Titanic : « heureusement qu'ils n'ont pas traversé sur le Titanic », entendait-on sur les quais.

Nous buvons du champagne, mangeons des pâtisseries. On distingue vite chez les petits ceux qui seront des gourmands, qui ne résisteront pas à un petit plat et à une belle bouteille, qui devront un jour se restreindre, faire attention, des raisonnables qui prendront juste un chocolat dans la boîte et la rangeront sans gémir, qui se serviront un verre et remettront la bouteille au frais pour le lendemain. Il y a tant d'inégalité face à la gourmandise, face aux vices ou aux addictions. Lesquels profiteront-ils le plus de la vie ?

J'aime cette famille. Personne ne fait un drame de mes cent ans, de ce temps qui file et refuse obstinément de suspendre son vol comme tant le lui ont demandé. Nous faisons tous la même demande depuis Lamartine mais personne n'écoute. On profite simplement de ce moment entre nous comme je profite de chaque journée. Je sais que ces bons moments sont éphémères. Ce n'est pas une raison pour les boudier ou les gâcher en râlant parce qu'ils sont trop courts. En vieillissant la vie m'a montré que seuls les malheurs durent. Peu à peu ils se transforment en tristesse lancinante, une part de noirceur qui colonise un bout de notre cerveau, qu'on ne déloge plus. Certains enchaînent les drames et vivent une vie de malheur. J'ai connu des femmes de pêcheurs, qui, se remettant à peine de la disparition d'un mari en mer, perdaient un fils ou deux en même temps à Terre-Neuve ou pas très loin de nos côtes, par une imprudence ou une vague trahison.

Je me réjouis de chaque journée qui s'ouvre ou, au plus, de la suivante. Je ne regarde jamais plus loin. À mon âge c'est la seule façon de ne pas être désespéré si on s'accroche encore à la vie. Ce n'est plus tout à fait mon cas. J'ai eu largement mon temps. Il y a cette famille aussi. En fait, je ne sais pas trop. Je

vais laisser faire le sort, on verra bien.

Je suis reconnaissant à mes enfants et à mes petits-enfants de ne m'avoir jamais traité comme une vieille chose fragile, de me laisser vivre, manger et boire comme je l'entends, de ne m'avoir jamais proposé d'aller dans « une maison ». Ça m'a évité d'avoir à me fâcher, je n'y serais pas allé de toute façon. Je n'ai besoin de personne pour vivre mais ça aurait été rassurant pour eux de me savoir entouré, avec des gens de mon âge. Aucun n'a osé soumettre l'idée. On dit que j'ai du caractère, que j'en ai toujours eu. Il en a fallu pour la vie qui a été la mienne.

Il y a Odette qui vient faire mon ménage trois fois par semaine, qui fait mes courses et me prépare des repas. Elle prend soin de moi, avec discrétion et gentillesse. Quand j'ai un rhume, tous les trois ou quatre ans, elle appelle Marie et je l'engueule. On s'entend bien. Cela fait plus de vingt ans qu'elle travaille chez moi, qu'elle me maternelle avec subtilité. Elle a vite compris ma pudeur et ma réserve, elle les respecte. Elle ne s'étale pas en bavardages. Parfois elle me raconte un petit potin de Ouistreham. Je l'y incite, lui pose des questions, elle est contente. Elle me parle de son fils, devenu *skipper* professionnel. Elle sait que ce sont des sujets qui me sont chers, la mer et les enfants, je comprends ses angoisses de mère de marin. Le garçon est talentueux et participe aux plus belles courses en solitaire. Quand il est en mer nous lisons ensemble la presse locale ou sportive qui parle de la course, je tente d'apaiser son inquiétude.

Ils sont nombreux les *skippers* de talent jamais rentrés à terre, et plus encore les pêcheurs.

Si j'ai essayé de faire le récit de ma longue vie, qui est l'objet des pages qui suivent, c'est pour Pierre. Afin qu'il apprenne à connaître un peu plus sa grand-mère qu'il n'a connu que deux ans, dont bien sûr il ne se souvient pas. Je lui en ai parlé, mais il y a dans le verbe et la parole une pudeur qui voile l'essentiel des choses que l'on ressent pour les êtres. Cette pudeur qui aseptise tout, l'écrit peut l'atténuer. On y exprime davantage les choses. On choisit mieux ses mots, sans craindre le regard direct d'un autre.

J'ai passé trente années de ma vie avec Rosalie. Malgré les épreuves, ce furent trente années bénies des dieux. Je l'ai aimée du premier au dernier jour, il n'y en eut pas un sans cet amour. C'est un médiocre lieu commun de dire qu'on a aimé au premier regard ; pourtant ce fut le cas pour moi. Sans doute l'innocence et la naïveté de mon cœur le jour de ce regard. Rosalie a été mon amour originel, il

fut le seul de ma vie de centenaire.